PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

René Ginouvès

L'Archéologie gréco-romaine

NC

QUE SAIS-JE ?

1480295

L'archéologie gréco-romaine

RENÉ GINOUVÈS
Professeur à l'Université de Paris X

Troisième édition mise à jour
17e mille



16° J
5103



DU MÊME AUTEUR

a) Ouvrages

DL-12121992-37476

L'établissement thermal de Gortys d'Arcadie, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1959.

Balaneutikè, recherches sur le bain dans l'Antiquité grecque, Paris, Ed. E. de Boccard, 1962.

L'art grec, Paris, Presses Universitaires de France, 1964 ; 2e éd. révisée, 1981. Trad. : *El arte griego*, Barcelone, Plaza & Janes, 1967.

Laodicée du Lycos, le nymphée, II : *L'architecture*, Québec-Paris, Les Presses de l'Université Laval - Ed. E. de Boccard, 1969.

Les mosaïques de la maison de Ménandre à Mytilène (avec S. Charitonidis et L. Kahil), Sechstes Beiheft zu *Antike Kunst*, Berne, 1970.

Le théâtron à gradins droits et l'odéon d'Argos, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972.

La constitution des données en archéologie classique (avec A.-M. Guimier-Sorbets), Paris, Ed. du CNRS, 1978.

Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine, I : *Matériaux, techniques de construction, techniques et formes du décor* (avec R. Martin *et al.*), Ecole française d'Athènes, Ecole française de Rome, 1985.

Soloi, II : *La « ville basse »*, Les Presses de l'Université Laval, Sainte-Foy, 1989.

Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine, II : *Eléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs* (R. G. *et al.*), Ecole française d'athènes, Ecole française de Rome, 1992.

La Macédoine de Philippe II à la conquête romaine (R. G. éd.), Paris, Presses du CNRS, à paraître en 1993.

Ouvrages en préparation :

Les formes des vases grecs : principes d'analyse et vocabulaire multilingue (R. G. *et al.*), Ecole française d'Athènes, Ecole française de Rome.

Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine, III : *Bâtiments et compositions architecturales* (R. G. *et al.*), Ecole française d'Athènes, Ecole française de Rome.

Manuel d'architecture grecque (avec G. Roux) (*Les grands manuels d'archéologie antique*, IV 1 et IV 2) Paris, Editions A. et J. Picard.

b) Articles, comptes rendus de fouilles, comptes rendus critiques dans les revues : *Antiquité classique, Archeologia e Calcolatori, Brises, Bulletin de Correspondance hellénique, Classica, Québec Science, Palaeologia, Le progrès scientifique, Report of the Department of Antiquities of Cyprus, Revue archéologique, Revue belge de Philologie et d'Histoire, Revue des Etudes anciennes, Revue des Etudes grecques, Revue philologique, Syria*, etc.

ISBN 2 13 045032 6

Dépôt légal — 1re édition : 1975
3e édition mise à jour : 1992, septembre

© Presses Universitaires de France, 1975
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Introduction

SITUATION DE L'ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE

Il sera question ici de l'archéologie grecque, étrusque et romaine, celle qu'on appelle aussi « archéologie classique » (et nous utiliserons souvent, pour des raisons de commodité, cette expression) ; cette limitation ne nous empêchera pas de rencontrer les problèmes généraux que pose l'emploi d'un mot, « archéologie », pour désigner des recherches en pleine évolution, non seulement quant à leurs méthodes, mais aussi quant à leurs visées : les rapports de l'archéologie avec l'histoire de l'art antique (avec laquelle elle s'est longtemps presque confondue, et dont une certaine tendance voudrait maintenant la détacher complètement), avec l'histoire (dont elle est considérée parfois comme une « discipline auxiliaire »), avec les recherches philologiques (en particulier dans une zone intermédiaire comme l'épigraphie), les rapports entre le travail de chantier et le travail de bureau, et entre les différentes étapes de ce dernier, s'expriment, surtout depuis le milieu du siècle, en des propositions singulièrement complexes, souvent d'apparence contradictoire, et qui éventuellement ne sont pas exemptes de passion. On ne s'étonnera donc point de retrouver ici un écho de préoccupations que connaissent aussi les disciplines voisines : en comparant ce volume à ceux qui, dans la même collection, sont consacrés à *L'archéologie*

préhistorique, L'archéologie égyptienne, L'archéologie orientale, on pourra reconnaître à la fois la spécificité de l'archéologie gréco-romaine, mais aussi tout ce que ces domaines ont en commun, dans leurs objectifs comme dans leurs techniques, dans leurs réussites comme dans leurs tâtonnements. Un autre volume de la même collection est consacré à l'*Histoire de l'archéologie* : cet aspect des problèmes ne sera donc évoqué qu'accessoirement, et dans la mesure où le présent s'explique par le passé. Enfin, l'ambition de ce petit livre ne saurait être de donner une image, qui serait trop sommaire, des résultats obtenus par l'archéologie classique : d'excellents ouvrages présentent un tableau de la civilisation gréco-romaine où le lecteur reconnaîtra l'apport de l'archéologie; et l'histoire de l'art, en particulier, suscite en librairie une production dont le succès ne cesse de croître; c'est pourquoi aussi on ne trouvera point ici de noms d'archéologues classiques contemporains, les hommes comptant moins que les résultats qu'ils ont obtenus, ces résultats eux-mêmes comptant moins, dans la perspective de ce livre, que les méthodes permettant de les atteindre, et la signification qu'il convient de leur accorder. La question « Que sais-je? » est celle que l'archéologue classique éprouve, à un certain moment, le besoin d'appliquer à l'ensemble de son activité, pour essayer d'en justifier les démarches et la finalité; mais cette question a pris une acuité particulière à partir du moment où se sont développées certaines réflexions susceptibles d'en remettre en cause, à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, les fondements en apparence les mieux établis.

La situation de l'archéologie classique est longtemps apparue, apparaît encore, comme privilégiée par rapport aux autres. On a souvent noté qu'elle est « la doyenne » des archéologies, et effectivement ses racines remontent jusqu'au monde classique lui-même.

Les Anciens, en effet, ont occasionnellement pratiqué certaines des activités que nous considérons comme archéologiques, mais avec des finalités le plus souvent différentes des nôtres. C'est ainsi qu'ils ont effectué des fouilles pour retrouver le passé : mais ils cherchaient alors les ossements d'un héros mythique comme Thésée — excellente excuse qui permit aux Athéniens de coloniser Skyros, au v^e^ siècle — ou les ossements d'Oreste, dans un but tout aussi intéressé, pendant la guerre entre Sparte et Tégée. Lorsque Jules César reconstruit Corinthe pour y établir une colonie romaine, la découverte accidentelle de cimetières anciens suscite des fouilles que nous appellerions maintenant de pillage, et dont les produits, vases de terre cuite et surtout de bronze, se vendent très cher aux collectionneurs. Ce goût de la collection, qui rappelle certains aspects encore vivaces de notre propre archéologie, se manifeste d'ailleurs sous des formes diverses dans l'Antiquité classique : ce sont, dans les sanctuaires, les œuvres d'art, les innombrables objets dédiés au cours des temps, dont les inscriptions nous conservent parfois les inventaires, précis comme ceux de nos réserves de musées mais sans indications historiques; même quand un « antiquaire » comme Pausanias nous en parle, il ne songe guère à les faire servir à la connaissance du passé (encore que, pour prouver que les Héros avaient des armes de bronze, il s'appuie à la fois sur un texte d'Homère et sur des objets conservés dans des temples, et dont on disait qu'ils avaient appartenu à Achille et à Memnon). Les collections des rois hellénistiques évoquent directement nos musées archéologiques, celles des Ptolémées, des Attalides, de Nicomède, ce roi de Bithynie qui essaya même d'obtenir le chef-d'œuvre de Praxitèle, l'*Aphrodite de Cnide*; Verrès pille la Sicile pour enrichir ses villas; Jules César fait une collection de gemmes qu'il donnera au temple de Vénus Génitrix, l'ancêtre de sa

famille. D'ailleurs, pour orner les portiques et les bains de Rome et du monde romain, comme déjà les maisons des riches marchands de Délos, les originaux ne suffisaient plus; et certaines trouvailles sous-marines nous apportent des renseignements précieux non seulement sur le commerce des objets d'art, mais aussi sur les techniques de copie : les trente-six statues de marbre qu'a rendues le site d'Anticythère, bien que rongées par la mer, montrent que l'importance de la demande, déjà au Ier siècle avant notre ère, avait substitué aux « copies libres » des « copies mécaniques »; et la trouvaille de Mahdia prouve qu'à une époque encore un peu plus ancienne on ne copiait pas seulement des statues de bronze en marbre, mais aussi des statues de marbre en bronze; elle montre encore que ces copies étaient réalisées très peu de temps après la création d'un type statuaire nouveau — peut-être même dans son atelier d'origine — et qu'ainsi c'était moins la valeur archéologique qui importait que la valeur d'art. Effectivement, les réflexions que nous pouvons trouver dans les textes des Anciens sur les créations artistiques, même celles de leur passé, évoquent les réactions de « critiques d'art », ou de théoriciens, plus que d'archéologues : si Pline l'Ancien, au Ier siècle de notre ère, mentionne dans son *Histoire naturelle* beaucoup d'artistes et certaines de leurs œuvres les plus célèbres, Vitruve, dans son traité *De l'architecture,* voit les bâtiments qu'il signale à travers ses préoccupations de constructeur; et ce devaient être des textes purement théoriques, sinon dogmatiques, ceux qui concernaient la Tholos de Delphes, ou le Canon de Polyclète, ou les créations de Lysippe.

Ainsi, il peut nous paraître surprenant que les Anciens n'aient guère pratiqué ce qui apparaît à l'heure actuelle comme une démarche majeure de l'archéologie : utiliser le document matériel du passé pour reconstruire l'histoire. Ce n'est point ici le lieu d'exami-

ner pourquoi ils ne l'ont pas fait ; et nous n'avons surtout pas à le leur reprocher. Lorsque le passé s'imposait à eux sous une forme trop différente de ce à quoi ils étaient habitués, ils réagissaient ou par le mythe (devant les murailles de Mycènes, de Tirynthe, dont on disait, rapporte Pausanias, qu'elles avaient été construites par les Cyclopes), ou par des interprétations fantaisistes, comme lorsque furent trouvées des inscriptions en écriture minoenne (quand Agésilas, roi de Sparte, fouilla à Haliarte une sépulture ; et aussi sous Néron, quand un tremblement de terre ouvrit une tombe de Cnossos). Chaque fois que c'était possible, l'Antiquité classique s'est efforcée de ramener le passé au présent, qui lui semblait compter davantage. Il n'en est que plus remarquable de trouver dans un texte de Thucydide une méthode proche de la nôtre : dans son introduction à la *Guerre du Péloponnèse* il veut prouver l'installation des Cariens dans les Cyclades par le fait que, lors de la purification de Délos effectuée par les Athéniens en 426, plus de la moitié des tombes étaient cariennes, « comme on le vit d'après l'ensemble des armes enfouies avec le mort et le mode de sépulture qu'ils pratiquent encore aujourd'hui » ; ainsi, il fait intervenir dans son raisonnement le résultat de fouilles (qui certes n'étaient pas destinées originellement à satisfaire des curiosités historiques), une notion de proportion, et une restitution du passé à partir de constatations anthropologiques contemporaines ; et quand il imagine les conclusions que pourraient inspirer aux générations futures les restes de Sparte et d'Athènes, celle-ci magnifique, celle-là formée de simples bourgades sans édifices somptueux alors que pourtant sa puissance couvrait le Péloponnèse, il fait de la comparaison le fondement de l'interprétation, mais exprime en même temps les limites d'une interprétation historique des documents archéologiques, si elle n'est pas contrôlée : le raisonnement ne vaudrait-il pas aussi

bien pour la Rome des IV^e^ et III^e^ siècles avant notre ère, dont l'archéologie urbaine ne permettrait pas à elle seule d'imaginer l'extraordinaire expansion ?

Mais c'est, comme on pouvait s'y attendre, à la Renaissance que se développent les premières fouilles systématiques de l'archéologie classique. La chasse aux « monuments » de l'Antiquité y répond à un double objectif, puisqu'elle doit procurer des objets dont la beauté sera une source de plaisir esthétique, et en même temps un modèle à imiter. Nous savons quel rôle ont effectivement joué ces collections dans la création artistique de l'époque, et plus généralement pour la forme que prit l'humanisme de la Renaissance ; mais on porte alors encore assez peu d'intérêt aux bâtiments antiques, ou du moins à leur conservation ; et longtemps on ne songe guère à utiliser ces documents en relation avec les textes historiques — encore que le XVII^e^ siècle révèle quelques tentatives un peu plus systématiques dans la recherche et l'explication des monuments anciens : l'histoire met en œuvre désormais les monnaies et les inscriptions, mais guère les autres types de documents archéologiques. Au XVIII^e^ siècle encore, c'est une archéologie pourvoyeuse des collectionneurs et des artistes qui entreprend la fouille d'Herculanum et de Pompéi, avec des conséquences catastrophiques pour certaines parties de ces sites ; il est vrai que ce même siècle fonde, avec Winckelmann en particulier, l'histoire de l'art antique. Bientôt certaines tendances conduisent à concevoir une archéologie tournée vers l'histoire : c'est l'idée, caressée dès avant la Révolution française, d'une Antiquité modèle des vertus républicaines, et qu'on prendra aussi pour modèle dans la décoration des intérieurs, et même pour le dessin des vêtements ; c'est aussi le rêve romantique qui, à travers le mystère des ruines, cherche à évoquer la vie du passé. Ainsi on commence à prendre en considération non seulement les aspects les plus

« nobles » de cette vie antique, mais même ses aspects journaliers.

Certes, l'ensemble de l'archéologie est, désormais, concerné par cette évolution ; et ce n'est pas en archéologie classique qu'elle est toujours la plus rapide. Pourtant, c'est dans la perspective de l'archéologie classique que se fondent les grandes institutions de recherche. L'Académie des Inscriptions, créée en 1663 et qui avait disparu quelque temps pendant la Révolution, forme la seconde classe de l'Institut de France, dont les statuts sont fixés à la Restauration ; en 1846 s'installe l'Ecole française d'Athènes, la plus ancienne des écoles archéologiques en Grèce ; mais déjà en 1829 était fondé l'Institut germano-italien de Correspondance archéologique, origine directe de l'Institut allemand d'Archéologie qui, à partir de 1870, centralise la recherche allemande et dont les sections les plus importantes sont, encore de nos jours, celles d'Athènes et de Rome ; mais celles de Madrid et d'Istanbul sont aussi largement tournées vers l'archéologie classique. Lorsque les autres nations suivent le mouvement, c'est toujours dans les pays classiques qu'elles installent d'abord leurs centres de recherche. Alors commencent les fouilles des sites majeurs : l'Acropole d'Athènes à partir de 1861 par les Grecs qui travaillent aussi à Eleusis, à Epidaure, etc. ; Olympie à partir de 1875 par les Allemands qui travailleront aussi à Pergame, à Priène, etc. ; Délos à partir de 1877, Delphes à partir de 1892 par les Français ; Ephèse à partir de 1895 par les Autrichiens ; Sparte à partir de 1907 par les Anglais ; Corinthe à partir de 1895 par les Américains, qui ouvriront aussi, à partir de 1931, l'un des derniers très grands chantiers classiques, celui de l'agora d'Athènes ; le territoire de l'Italie et l'ensemble du monde romain, en Occident comme en Orient, proposent une multitude de sites dont l'exploration, de plus en plus minutieuse, donne lieu à des études de plus en

plus poussées. A l'heure actuelle, s'il faut se fier au nombre et à la dimension des chantiers, à l'ampleur des travaux de toute sorte, à la répartition des enseignements dans les universités (très rares sont celles qui comportent une chaire pour l'archéologie non classique), l'archéologie classique paraît bien bénéficier encore d'une situation exceptionnelle.

Or, cette position est de plus en plus menacée, pour des raisons à la fois générales et particulières.

L'archéologie classique ne pouvait éviter les contrecoups de l'énorme bouleversement culturel qui caractérise notre époque. Certes nos contemporains, même s'ils apprennent de moins en moins les langues classiques, restent imprégnés, fût-ce à travers bien des intermédiaires, par la littérature, la philosophie, les modes de penser et de sentir des Grecs et des Romains ; certes ils passent tous les jours, dans nos villes d'Occident, devant des bâtiments dont les colonnes, les frontons, dérivent de l'architecture grecque, ils voient des statues, des images, qui participent au mode de représentation mis au point par les Anciens ; certes, chaque année, des millions de touristes de toute provenance se perdent dans l'ombre bleue que projette le Parthénon sur le rocher de l'Acropole, quand le soir couronne Athènes de violettes. Pourtant, une certaine évolution de nos sociétés tend à faire de cette tradition une survivance : la culture technologique ne cherche plus guère dans l'Antiquité qu'un moyen d'enrichir son langage ; et ce qu'on appelle « l'anticulture » n'y cherche plus qu'une cible, parmi d'autres, à ses destructions. Dès lors, certains se sentent en droit de rejeter toute archéologie, tout regard en arrière vers l'Antiquité, comme contradictoire avec le souci exclusif du présent. Et, pour ceux qui restent sensibles à l'appel du passé, le renoncement à certaines valeurs liées, peut-être abusivement, à la civilisation gréco-romaine (la rationalité, une certaine forme d'humanisme), après avoir

conduit à abolir le privilège exceptionnel de son art, considéré depuis la Renaissance comme la réalisation parfaite d'un idéal de vérité et de beauté et la source par excellence d'inspiration, conduit désormais à valoriser, face à l'archéologie classique, d'autres archéologies : celles de l'Egypte et de l'Orient, de l'Afrique et de l'Amérique — archéologies d'une préhistoire où l'homme en est à ses premiers balbutiements, ou de civilisations parfois aussi grandes que la civilisation classique mais que, parce que nous n'en sommes pas les héritiers directs, nous n'avons pas à remettre directement en question ; ou, au contraire, des archéologies qu'on pourrait dire « régionales » (comme pour nous l'archéologie gallo-romaine) qui certes se rattachent à la tradition classique mais qui, par leurs particularités locales, sont ressenties comme plus proches, nous reliant plus étroitement à notre propre passé.

Mais, de plus, une certaine contestation, développée à l'intérieur de la discipline archéologique, a atteint l'archéologie classique elle-même. Certes, l'observation la moins attentive révèle les progrès considérables qu'elle a accomplis : les fouilles sont de plus en plus méthodiques, avec la généralisation de la stratigraphie ; la technologie moderne la plus raffinée apporte son aide à différents niveaux du travail ; et la masse de connaissances ainsi obtenue nous permet de nous faire une image déjà très riche, et très vivante, de ce qu'était l'Antiquité classique. Pourtant, au moins depuis le milieu de ce siècle, certains avaient compris que cette richesse même risque de conduire à une impasse : d'une part, l'accroissement du nombre des fouilleurs, des chantiers, des revues et publications de toute sorte, la précision toujours plus grande des comptes rendus produisent une augmentation exponentielle de l'information, qu'il devient de plus en plus difficile de maîtriser : il n'y a plus de nos jours d'archéologues classiques, mais des spécialistes, et dont le champ d'intérêt

ne cesse de se rétrécir, au préjudice d'une compréhension d'ensemble des phénomènes ; d'autre part, cette documentation est offerte selon des formes extrêmement variées, qui rendent particulièrement difficile l'indispensable travail de comparaison. Ces considérations se sont développées dans une réflexion critique sur l'ensemble des méthodes de l'archéologie, par opposition avec celles des « sciences exactes » ; en dénonçant l'empirisme de la démarche archéologique, fondée sur des connaissances ou des savoir-faire individuels, négligeant trop souvent d'expliciter ses postulats, ses hypothèses, l'enchaînement des raisonnements qui la conduit à ses résultats, incapable de les valider, on a pu affirmer que « l'archéologie est une discipline sans discipline ». Certes, ce type de réflexions, particulièrement développé aux Etats-Unis, portait originellement sur des archéologies non classiques ; il nous aurait été pourtant difficile de les ignorer : elles rencontraient des préoccupations déjà sensibles dans certains milieux de l'archéologie classique elle-même, et qui ont suscité plusieurs types de réponses ou de solutions. Ce qui est vrai, c'est que notre problématique n'est pas exactement la même, non seulement à cause du volume global des connaissances déjà acquises, constituées en un système solide, mais aussi à cause du rôle que joue dans nos recherches la documentation écrite de l'Antiquité, documentation dont le préhistorien est privé, et que les grandes civilisations elles-mêmes de l'Egypte et de l'Orient accordent avec beaucoup moins de largesse ; pour la Grèce, pour Rome, au contraire, on pourrait imaginer une histoire construite seulement à partir des textes, et de fait ce n'est pas avant le début du XVII[e] siècle qu'on a commencé à chercher dans les documents matériels un moyen de compléter leur témoignage. Mais on rencontre ici le problème des rapports entre recherche archéologique et « philologie », et surtout le problème du degré de synthèse auquel